

éloge, en exposant lui-même sa vie pour porter secours aux inondés qui étaient en grand danger de périr.

Tels furent les derniers souvenirs de son passage que l'homme de Dieu laissa à la ville de Nantes, dont il crut devoir s'éloigner, à cette époque, puisqu'il ne lui était plus permis d'y travailler au salut des âmes par la prédication du Saint Evangile et l'administration des Sacrements.

## CHAPITRE IV

**Depuis la sortie de Montfort du diocèse de Nantes jusqu'à son voyage de Rouen (1711-1714).**

En quittant Nantes, le Vénérable de Montfort passa dans les diocèses de Luçon et de La Rochelle, où il devait terminer sa carrière apostolique. Il eut le bonheur de trouver dans ces deux diocèses des évêques d'un grand mérite et d'une grande vertu, qui l'honorèrent, jusqu'à la fin de sa vie, de toute leur estime, et se montrèrent toujours ses dévoués protecteurs. Il est vrai qu'ils faisaient la même opposition que lui aux funestes erreurs du temps et qu'ils étaient entourés de prêtres qui partageaient les idées de leurs premiers pasteurs.

Appelé par M<sup>r</sup> de Champflour, évêque de La Rochelle, à travailler dans son diocèse, le Serviteur de Dieu quitta Nantes vers la fin de mars 1711 ; mais avant de se rendre à La Rochelle, il voulut remplir la promesse qu'il avait faite à M. le Curé de la Garnache, au diocèse de Luçon, de donner à ses paroissiens les exercices d'une

mission. Elle eut comme toutes les autres les plus heureux résultats. A l'entrée du bourg, sur un point culminant, se trouvait une chapelle en ruines, dédiée à saint Léonard; le pieux missionnaire entreprit de la restaurer, de la décorer et d'y placer une statue de la Sainte-Vierge, sous le titre de : *Notre-Dame-de-la-Victoire*. Ayant obtenu la permission de l'évêque et des habitants, il y fit travailler selon le plan qu'il donna lui-même. Mais comme il eut besoin de retourner à Nantes, pendant qu'on achevait les travaux, il promit au digne curé et à ses paroissiens de revenir, le 12 mai de l'année suivante, pour bénir la chapelle.

Après quelques jours passés à Nantes, il se mit en route pour La Rochelle. Sur son chemin se trouvait la paroisse de Saint-Hilaire-de-Loulay, dont le curé lui avait demandé la faveur d'une mission. Montfort s'y rendit; mais quelle ne fut pas sa surprise, quand, au lieu d'une réception amicale, il ne se vit accueilli que par des reproches sévères! Les ennemis du missionnaire avaient réussi à faire changer les dispositions de ce prêtre. Il était tard, et le Vénérable serviteur de Dieu, extrêmement fatigué et trempé de pluie, ne trouva un asile ni au presbytère, ni dans une hôtellerie, où il se présenta. Il fut heureux de rencontrer un gîte pour lui et pour son compagnon de voyage chez une pauvre femme qui n'avait à leur offrir pour lit qu'un peu de paille et pour nourriture qu'un

peu de pain. Le lendemain, le saint prêtre alla dire la messe à Montaigu, chez les Religieuses de Fontevrault, qui le reçurent comme un ange envoyé du ciel.

Arrivé à Luçon, il se rendit d'abord au Séminaire, dirigé alors par les Jésuites, ses amis de tous les lieux et de tous les temps. Son intention était d'y faire une retraite de quelques jours. Il édifia les Pères et les séminaristes par sa grande piété. Un jour qu'il disait la messe, on le vit, après la consécration, rester près d'une demi-heure en extase; il fallut user de violence pour le rappeler à lui. Il ne pouvait manquer de faire une visite à l'évêque, qui le reçut avec bonté et l'invita à prêcher, le lendemain, dans sa cathédrale. Après avoir expliqué l'Evangile du jour qui traitait de la prière, le zélé missionnaire fit tomber son discours sur la prière du Rosaire, son sujet favori. Tout l'auditoire était ému, et le prélat paraissait satisfait. Cependant, au moment où le prédicateur parlait avec le plus d'énergie, et tonnait avec force contre les hérétiques albigeois, il s'aperçut que deux chanoines jetaient curieusement les regards sur l'évêque. Il craignit alors d'avoir laissé échapper quelques paroles indiscretes, dans le feu de l'improvisation. Descendu de chaire, il demanda la cause de ce qui avait pu distraire quelques chanoines. On lui dit qu'il aurait probablement plus ménagé ses termes, en parlant des Albigeois, s'il avait su que l'évêque était d'Albi, et on lui conseilla

d'en faire ses excuses au prélat. M<sup>re</sup> de Lescure et le pieux missionnaire s'en tirèrent à leur honneur. L'évêque, charmé de l'humilité du prêtre étranger, lui dit du ton le plus aimable : « M. de Montfort, d'une mauvaise souche il sort parfois d'excellents rejetons. » Il ne voulut point le laisser partir, sans lui faire promettre de revenir prêcher dans son diocèse, dès qu'il le pourrait.

Le Serviteur de Dieu se rendit alors à La Rochelle, où il arriva bien tard. Il alla, avec son compagnon de voyage, loger dans une hôtellerie. Mais quand il fallut payer les dépenses du souper et du coucher, qui ne s'élevaient pourtant qu'à la modique somme de douze sous, il avoua ingénument qu'il n'avait point d'argent. Il proposa au maître de la maison de lui laisser son bâton en gage, en promettant de payer plus tard ce qui lui était dû. Le saint voyageur se rendit ensuite à l'Hôpital pour dire la messe et visiter les malades, auxquels il parla avec son onction ordinaire.

Une personne de piété, appelée M<sup>lle</sup> Prévost, qui avait été témoin de la ferveur avec laquelle il s'était acquitté de ces actes de religion, en parla à son directeur, le P. Collusson, professeur de théologie au Séminaire. Celui-ci, qui connaissait parfaitement Montfort, n'eut pas de peine à comprendre qu'il s'agissait de lui. Il engagea cette charitable demoiselle à le recevoir dans sa maison ; ce qu'elle fit avec joie. On de-

vine aisément que la dette contractée à l'auberge par l'homme de Dieu dut être bientôt payée, et que le bâton qu'on y avait laissé ne tarda pas à revenir à son propriétaire.

Lorsque Montfort se présenta à l'Evêché, il y fut reçu avec la plus complète satisfaction. Le pieux prélat lui témoigna, dès le commencement, une entière confiance que rien ne put jamais altérer. Au lieu de se tenir sur la défiance, comme d'autres prélats mal renseignés ou mal conseillés, M<sup>re</sup> de Champflour donna au missionnaire les pouvoirs les plus étendus.

Cependant, avant de le faire prêcher dans la ville, il voulut qu'il essayât ses forces dans une petite paroisse voisine de La Rochelle, appelée Lhoumeau. Dieu répandit sur ses travaux les plus abondantes bénédictions. Rappelé dans la ville, il y prêcha successivement quatre missions, avec un succès prodigieux : la première à l'hôpital St-Louis, pour tout le monde ; la seconde, pour les hommes seulement, dans l'église des Dominicains ; la troisième, pour les femmes, dans la même église ; la quatrième, pour les soldats, toujours dans l'église des Dominicains, qu'il avait choisie, parce qu'elle était la plus vaste de la ville, et sans doute aussi parce qu'il voulait se mettre sous la protection de Saint Dominique, et, à son exemple, propager la pratique du Rosaire et la dévotion à la Sainte-Vierge.

Les conversions furent nombreuses et écla-

tantes, même parmi les soldats et les Calvinistes; mais la conversion qui fit le plus de bruit fut celle de M<sup>me</sup> de Mailly. Sa naissance, son esprit, son attachement à l'hérésie la rendaient particulièrement chère à son parti. Non content d'attaquer le vice du haut de la chaire, Montfort allait le poursuivre, avec un zèle de feu et un courage incroyable, jusque dans les maisons de débauche, jusque dans les plus dangereux repaires. On peut dire que la ville de La Rochelle fut remuée de fond en comble par l'homme de Dieu, qui entraînait les petits et les grands par la puissance de sa parole et l'exemple irrésistible des plus admirables vertus.

Il voulut laisser un souvenir de ses missions à La Rochelle, en érigeant deux croix : l'une en pierre à la porte Dauphine; l'autre en bois à la porte St-Nicolas. Lorsque cette dernière fut élevée, et pendant que le missionnaire prêchait avec son zèle accoutumé sur l'amour des croix et des souffrances, plus de cent personnes, tant ecclésiastiques que laïques, aperçurent un grand nombre de croix en l'air. C'est M. des Bastières qui raconte ce prodige.

Les conversions nombreuses et éclatantes opérées par le Serviteur de Dieu devaient nécessairement lui attirer la haine des libertins, des impies et des hérétiques; aussi employèrent-ils contre lui tous les moyens que l'enfer a coutume de mettre en œuvre contre ceux qui tra-

vaillent efficacement au salut des âmes. On en vint même jusqu'à attenter à sa vie. Un soir, des malheureux l'attendirent longtemps dans une rue, où il devait passer, afin de lui faire un mauvais parti; mais il fut inspiré de prendre une autre voie, pour se rendre où il voulait aller. On trouva le moyen de glisser du poison dans un bouillon qu'il devait prendre, en descendant de chaire. Ce poison ne produisit pas tout l'effet qu'on désirait, car Montfort prit aussitôt du contre-poison; mais on ne peut douter qu'il ait grandement contribué à ruiner sa santé.

On ne s'en tint pas là. Ses ennemis acharnés à sa perte ayant appris qu'il devait passer à l'Île-Dieu, où l'appelait l'évêque de Luçon, s'entendirent avec des corsaires de Guernesey, afin qu'ils s'emparassent de lui. Comme les vaisseaux corsaires avaient paru en mer, depuis plusieurs jours, les matelots de La Rochelle et des Sables-d'Olonne refusèrent absolument de s'embarquer, pour conduire dans l'île le missionnaire qui voulait s'y rendre. Celui-ci alla jusqu'à Saint-Gilles, et fit tant par ses supplications et ses promesses qu'il détermina un maître de chaloupe à le passer avec ceux qui l'accompagnaient. Dès qu'on fut à quelque distance de la terre, on aperçut deux vaisseaux de Guernesey, qui venaient sur la barque à pleines voiles. Tout le monde était saisi de terreur; Montfort seul paraissait sans aucune crainte. Il chantait des cantiques,

et engageait les autres à en faire autant ; mais le pilote, les matelots et les passagers ne se sentaient nullement disposés à chanter. On se mit alors à réciter le chapelet. Dès qu'il fut terminé, le Serviteur de Dieu dit à ses compagnons de voyage : « Ne craignez rien, mes chers amis, notre bonne Mère, la Sainte-Vierge, nous a exaucés ; nous sommes hors de danger. » En effet le vent changea aussitôt, et on vit les vaisseaux corsaires virer de bord et s'éloigner.

La mission de l'Île-Dieu eut tout le succès que l'on pouvait désirer, malgré l'opposition du gouverneur et de quelques-uns de ses amis. Montfort établit la récitation du Rosaire dans trois chapelles situées en différents endroits de l'île, et fit planter une croix sur un lieu élevé et couvert de pierres. L'une de ces pierres était d'une grosseur énorme, et plusieurs hommes ensemble ne pouvaient la remuer ; mais on rapporte que le missionnaire n'eut qu'à y mettre la main pour la faire rouler jusqu'en bas. Après avoir passé deux mois à l'Île-Dieu, il se rendit à Nantes, pour visiter et encourager ses pieux établissements ; puis, comme il l'avait promis, l'année précédente, il revint, le 12 mai, à La Garnache pour bénir la chapelle de Notre-Dame-de-la-Victoire. La cérémonie se fit avec une grande piété.

Le soir même de la bénédiction de cette chapelle, il commença une mission à Sallertaine, au milieu d'une population très mal disposée.

La paroisse était dans l'état le plus déplorable ; on peut dire que tous les désordres s'y rencontraient à la fois ; mais elle changea tellement de face qu'au départ de l'homme de Dieu elle semblait être devenu l'asile de toutes les vertus. Le missionnaire obtint de l'évêque la permission de réparer et d'orner une chapelle de l'église et de la mettre sous l'invocation de Notre-Dame-de-Bon-Secours. Il éleva aussi un magnifique calvaire, qui, sans avoir les proportions gigantesques de celui de Pontchâteau, constatait encore l'immense ascendant de sa parole et une grande générosité des habitants. Malheureusement ce calvaire ne resta pas longtemps debout ; pour le détruire on employa les mêmes moyens qu'on avait employés ailleurs.

La mission de Sallertaine touchait à sa fin, quand le zèle du missionnaire lui attira une insulte publique. Il avait cru devoir apostropher une demoiselle qui ne se tenait pas d'une manière convenable dans l'église. Celle-ci s'en plaignit à sa mère qui résolut de s'en venger. Armée d'une canne, elle attend le missionnaire sur la rue, et, aussitôt qu'il parait, elle lui adresse des menaces qu'elle accompagne en même temps de plusieurs coups. Le Vénérable serviteur de Dieu se contenta de lui dire : « Madame, j'ai fait mon devoir ; mademoiselle votre fille devait faire le sien. »

A peine la mission de Sallertaine était-elle terminée que l'infatigable apôtre commença

celle de Saint-Christophe; c'était le 11 juin. Une partie des habitants de la paroisse qu'il venait d'évangéliser l'avait suivi jusqu'à Challans, et les habitants de Saint-Christophe, ayant leur curé à leur tête, étaient venus à sa rencontre. Montfort espérait adresser quelques paroles à tout ce monde dans l'église de Challans; mais le pasteur du lieu ne crut pas devoir le permettre. Il conduisit alors son peuple sous les Halles, pour lui faire une pieuse allocution. Pendant qu'il parlait, des marchands, qui passaient pour se rendre à une foire voisine, se mirent à injurier l'homme de Dieu. Ceux qui l'écoutaient attentivement en furent indignés, et l'insulte des passants ne serait pas restée impunie, si Montfort lui-même n'eût arrêté l'impétuosité d'un zèle mal réglé, en faisant chanter un cantique. Lorsqu'il arrivait à Saint-Christophe, un homme, on ne sait par quel motif, vint à lui et lui donna un soufflet. On voulut s'en saisir; mais le missionnaire ne le permit pas, disant qu'il serait bientôt à lui. En effet, cet homme se convertit sincèrement.

Les habitants de Saint-Christophe se trouvant dans d'excellentes dispositions, la mission ne pouvait manquer d'avoir les plus heureux résultats. Elle fut surtout remarquable par un prodige opéré à la prière du Serviteur de Dieu et par deux prédictions frappantes qui eurent leur accomplissement. Il multiplia la pâte dans une huche, tandis que la fille du sacristain,

Jean Cantin, était occupée à boulanger. Il prédit à un homme et à sa femme, qui ne voulaient pas se dessaisir de contrats usuraires, et réparer les scandales qu'ils avaient donnés, qu'ils mouraient pauvres et qu'ils n'auraient pas le son des cloches à leur enterrement. La prédiction s'est vérifiée de point en point. Ces gens perdirent leur fortune, et tous deux sont morts le Jeudi-Saint et ont été enterrés le Vendredi-Saint, jour auquel on ne sonne point les cloches; la femme, le 7 avril 1730; le mari, le 3 avril 1738. Montfort prédit encore que la croix que l'on plantait dans la mission resterait debout jusqu'à ce qu'il se fit une autre mission dans la paroisse, bien qu'elle parût trop faible pour résister longtemps à la violence des vents. Elle subsista en effet jusqu'en 1735, époque d'une autre mission, et tomba d'elle-même, au moment où l'on songeait à planter une autre croix.

La mission de Saint-Christophe fut la dernière que prêcha le Serviteur de Dieu dans le diocèse de Luçon, où il travaillait depuis environ cinq mois, avec une ardeur tout apostolique et un succès complet. Avant de le quitter, il alla faire à La Garnache quelques exercices de piété, qu'il appelait la préparation à la mort, puis il retourna à La Rochelle. A peine y était-il arrivé que les Hospitalières lui ayant demandé une retraite, il consentit à la prêcher, à condition que les personnes du dehors y seraient admises. Cette retraite eut un succès



merveilleux. Il s'y fit plusieurs conversions éclatantes, entre autres celle de M<sup>lle</sup> Bénigne Pagé, fille d'un trésorier de France, qui quitta le monde qu'elle avait trop aimé pour entrer chez les religieuses de Sainte Claire.

C'est à cette époque que plusieurs personnes de piété, dans l'intention de retenir l'homme de Dieu à La Rochelle, lui procurèrent, dans la paroisse de Saint-Eloi, un petit logement dont il devait jouir jusqu'à sa mort. Cet ermitage remplaça pour lui la solitude de Saint-Lazare. Il y passa la belle saison de l'année 1712, et, quand l'hiver eut interrompu les travaux agricoles, et ramené les jours favorables aux missions des campagnes, il recommença sa carrière laborieuse. Il alla évangéliser successivement Thoiré, Saint-Vivien, Esnandes et autres lieux.

A Esnandes une croix devait être plantée, la veille de Noël. Cette cérémonie attira une foule d'étrangers. Quelques-uns d'entre eux s'installèrent dans une auberge et se mirent à chanter, à danser et à se livrer à toutes sortes d'excès. Montfort ne craignit pas de pénétrer dans cette maison pour faire cesser le scandale ; mais il ne fut pas mieux reçu de l'aubergiste que des étrangers. Alors le missionnaire annonça au maître de la maison que de grands malheurs tomberaient sur lui et sur ses enfants. Cette prédiction se vérifia d'une manière terrible. Peu de jours après la clôture de la mission, l'aubergiste fut saisi d'un violent tremblement au-

quel on ne put apporter aucun remède. On ne l'appelait que le Tremblant. Il mourut dans la plus grande misère, ainsi que sa femme et ses enfants.

En quittant Esnandes, Montfort alla passer quelques jours dans sa solitude de Saint-Eloi, puis il ne tarda pas à reprendre le cours de ses missions. Il se rendit d'abord à Courçon, qui avait grand besoin de sa parole évangélique et de l'exemple de ses vertus. La division la plus profonde régnait entre le pasteur et le troupeau et entre les brebis elles-mêmes. La charité semblait entièrement bannie de cette pauvre paroisse. Le saint missionnaire mit tout en œuvre pour la faire revivre dans les cœurs, et il réussit au-delà de toute espérance. Pendant un sermon de l'homme de Dieu sur le pardon des injures, le curé, touché jusqu'aux larmes, pria le prédicateur de s'arrêter, et demanda humblement pardon à ses paroissiens du scandale qu'il leur avait donné par ses emportements et ses rancunes. Cet exemple fut suivi à l'instant par tout le peuple, qui ne pouvait à son tour retenir ses larmes et se sanglots. Tous les habitants se hâtèrent de demander pardon à leur pasteur des outrages dont ils l'avaient accablé, puis les hommes s'embrassèrent entre eux en signe d'une réconciliation parfaite ; les femmes en firent autant de leur côté. Cette réconciliation générale fut solide et durable. Tous se rappelèrent la promesse qu'ils s'étaient

faite au pied des autels et s'édifièrent mutuellement par leur charité. Quel prince de la chaire ou de la tribune a jamais remporté un si beau triomphe oratoire ?

Le Serviteur de Dieu était occupé à prêcher dans les environs de La Rochelle, quand le curé de la Séguinière l'invita à donner une mission à sa paroisse. Il y établit l'usage de réciter le chapelet à l'église et dans les maisons, et fit rebâtir une chapelle en ruines, qu'il dédia à la Sainte-Vierge sous le titre de : *Notre-Dame-de-Toute-Patience*. La mission de la Séguinière n'était pas terminée que l'homme de Dieu tomba malade. En vain le curé, que Montfort appelait le curé selon son cœur, voulut-il le retenir quelques jours, afin qu'il pût se reposer; en vain les demoiselles de Beauveau, sœurs de M<sup>r</sup> l'évêque de Nantes, le pressèrent-elles de rester à leur maison de campagne, pour le même motif, il se décida à partir pour Paris, dans l'intention de commencer une œuvre dont la pensée l'avait toujours occupé depuis longtemps.

Déjà il avait jeté les fondements de la Congrégation de la Sagesse; déjà il s'était associé quelques Frères qui devaient être les prémices de la Communauté du Saint-Esprit; mais il voulait une Compagnie de prêtres destinés à poursuivre, après lui, le travail si fructueux des missions. Cette idée germait depuis longtemps dans son âme. Dieu lui avait inspiré cette pensée dès les jours de sa jeunesse sacerdotale; car

nous voyons que, dans une lettre écrite à M. Léchassier, le 6 novembre 1700, il lui disait : « Je ne puis m'empêcher, vu les nécessités de l'Eglise, de demander continuellement, avec gémissement, une petite et pauvre Congrégation de bons prêtres qui s'exercent aux missions sous l'étendard et la protection de la Sainte-Vierge. »

Il lui sembla que le moment était venu de travailler à cette œuvre; mais, avant d'agir, il voulut consulter M<sup>r</sup> de Champflour qui approuva son projet. Retiré dans sa solitude de Saint-Eloi, il se mit à rédiger la Règle de ses missionnaires. On conserve encore cette Règle telle qu'elle a été écrite par Montfort lui-même. Le saint fondateur, ainsi que le remarque un de ses historiens, *s'est contenté de faire une simple esquisse et d'y mettre l'essentiel, auquel le reste pourrait être aisément ajouté, dans la suite, soit par lui-même, soit par ses successeurs*. Dans ces derniers temps, sans rien changer à l'esprit de la Règle et à ses points essentiels, on a dû la compléter et y apporter quelques modifications nécessaires, pour la faire approuver par le Souverain Pontife.

Après la mission de la Séguinière, le Serviteur de Dieu se rendit donc à Paris, dans l'espérance d'attacher à son œuvre quelques jeunes ecclésiastiques. M. l'abbé Desplaces, l'un de ses compatriotes, avait fondé dans la Capitale la Communauté du Saint-Esprit. Montfort lui avait proposé autrefois de venir partager ses



travaux; mais celui-ci ne pouvait abandonner l'établissement qu'il avait commencé. Il dit du reste au pieux et zélé missionnaire qu'il pourrait, quand le temps serait venu, choisir parmi ses écoliers ceux qu'il jugerait propres aux missions. Montfort n'oublia point cette promesse; et, bien que M. Desplaces eût cessé de vivre, depuis près de quatre ans, il se rendit au séminaire du Saint-Esprit, où directeurs et élèves lui firent le plus honorable accueil. Le Serviteur de Dieu eut la consolation de voir qu'il avait fait un voyage utile à sa Compagnie, en inspirant à quatre séminaristes le désir de suivre un jour ses pas: ce furent messieurs Vatel, Thomas, Hédan et Le Valois. M. Vatel est le seul qui ait travaillé avec lui; les autres ne vinrent qu'après sa mort se joindre à ses successeurs.

Le Vénérable de Montfort trouva à Paris une autre consolation qui n'est pas du goût de tout le monde, celle d'être humilié et de souffrir pour Jésus-Christ. Il se vit repoussé par ses amis d'autrefois, lesquels désapprouvaient hautement ceux qui, comme les directeurs du Séminaire du Saint-Esprit, l'accueillaient avec bienveillance. Mais tous ces rebuts et ces mépris ne servirent qu'à faire éclater d'une manière plus admirable sa douceur, son humilité, sa patience et sa charité. Cependant le saint missionnaire, durant son séjour de deux mois dans la Capitale, sut exercer efficacement son zèle pour la sanctification des âmes. On ne pourrait dire tout

le bien qu'il fit dans le séminaire du Saint-Esprit, soit par ses touchantes exhortations, soit par ses exemples de vertus. Tous ceux qui le voyaient ou l'entendaient se trouvaient embaumés du parfum de sa piété, et se sentaient pénétrés d'un plus ardent amour de Dieu et d'une plus grande confiance en Marie. Il établit la dévotion du saint Rosaire en trois Communautés religieuses et détermina plusieurs personnes ecclésiastiques et laïques à le réciter en entier chaque jour. Il donna aussi au Couvent de l'*Ave Maria* une retraite qui fut des plus édifiantes.

Après cette retraite, il songea à quitter Paris; mais Dieu voulut qu'avant son départ il laissât à la Capitale une preuve frappante de la puissance merveilleuse qu'il lui avait confiée, à cause de sa sainteté; car il guérit subitement, par l'imposition des mains, un petit enfant dont la tête était toute rongée de teigne. Sa mère le lui présenta, en disant qu'elle avait en vain employé tous les remèdes pour sa guérison, mais qu'elle le priait instamment de la demander à Dieu. « Croyez-vous, dit alors le saint prêtre, que les ministres de J.-C. aient le pouvoir de guérir, au nom de leur maître, les différentes maladies et d'imposer les mains? — Oui, monsieur, répondit cette femme, je le crois, et je suis persuadée que si vous demandez à Dieu la guérison de mon enfant, elle vous sera accordée. » Dans ce moment, Montfort mettant la main sur la

tête du monde, dit ces mots : « Que le Seigneur vous guérisse, mon enfant, et récompense en vous la foi de votre mère ! » Aussitôt la teigne sécha, tomba, et l'enfant fut parfaitement guéri. M<sup>me</sup> de Mailly, dont il a été parlé ailleurs, fut témoin de cet événement.

En retournant à La Rochelle, l'homme de Dieu passa par Poitiers ; mais à peine y fut-il arrivé que l'évêque, toujours prévenu contre lui, lui ordonna de quitter la ville dans les vingt-quatre heures. Ses ennemis ne le perdaient pas de vue, et l'évêque avait encore été trompé une fois par leurs incessantes calomnies. Le pieux voyageur se retira, le soir même, dans un petit ermitage peu éloigné, qui appartenait aux Révérends Pères Capucins. Il y resta peu de jours ; mais il eut le temps de s'assurer qu'un grand nombre de ceux qu'il avait engendrés à Jésus-Christ étaient demeurés fidèles. Ce qui lui causa la joie la plus sensible, ce fut de retrouver la Sœur Marie-Louise de Jésus aussi fervente, plus fervente encore qu'il ne l'avait laissée, portant seule, depuis dix ans, le saint habit de la Sagesse. Il fut heureux de lui donner une première compagne dans la personne de M<sup>lle</sup> Catherine Brunet qui prit à sa profession le nom de Sœur de la Conception.

Montfort arriva à La Rochelle vers la fin d'août 1713, et, bien qu'épuisé de fatigues et usé par ses mortifications continuelles, il se rendit presque aussitôt à Mauzé, pour y prêcher une

mission, dans la compagnie de deux Pères Jésuites du Séminaire, les Pères Doye et Collusson.

Vers le milieu de la mission, le Serviteur de Dieu fut atteint d'une maladie cruelle qui mit sa vie en danger. On le transporta à l'hôpital de La Rochelle, où, après deux mois de souffrances terribles et de patience admirable, Dieu lui rendit enfin la santé. Comme il n'était pas encore en état de soutenir le travail des missions, il essaya ses forces en donnant les exercices de la préparation à la mort, dans la paroisse de Courçon et à l'hôpital de La Rochelle. Il se rendit ensuite au Vanneau, dans le diocèse de Saintes, vers le commencement de mars 1714, pour y prêcher une autre mission. Le démon, jaloux du bien qui se faisait dans cette paroisse, chercha à l'entraver, en suscitant encore des calomnieux qui réussirent à tromper l'évêque sur le compte de Montfort et de ses compagnons de travaux ; mais le digne curé du Vanneau étant parti pour Saintes n'eut pas de peine à tirer le prélat de son erreur. De retour à La Rochelle, le zèle missionnaire alla évangéliser encore un grand nombre de paroisses, parmi lesquelles on cite Saint-Christophe, Vérines, Saint-Médard, le Gué-d'Alleré, Saint-Sauveur, Nuillé, La Jarrie, Croix-Chapeau et Marennes ; il passa même dans l'île d'Oléron. Nous n'avons aucun détail sur ces différentes missions qui furent sans doute bénies de Dieu comme les précédentes.